

A rustic wooden table with a coffee pot and cups. The table is made of thick, weathered wooden planks. On the table, there is a silver coffee pot with a black handle and a white filter, a black ceramic cup, and a black ceramic pitcher. The background is a plain white wall.

La vie de nos « madeleines de Proust »

Ces choses qui nous sauve(garde)nt et nous menacent

Noëlle Delbrassine

Petit-déjeuner philo de la Bibliothèque de Verviers – 30/03/24

La fameuse « madeleine de Proust »

« Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint- Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse: ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? (...)

La fameuse « madeleine de Proust »

(...) Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé; les formes - et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot - s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir ».

- M. PROUST, *Du côté de chez Swann.*

La pervenche de Rousseau

« Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit : voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons je pousse un cri de joie : ah voilà de la pervenche; et c'en étoit en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause; il l'apprendra, je l'espère lorsqu'un jour il lira ceci ».



© <https://www.sauvagesdupoitou.com/81/443>

La ratatouille d'Anton Ego (Disney-Pixar 2007)



Exercice 1 : à la recherche des madeleines [5min]

Profitez de quelques minutes pour chercher vos propres madeleines de Proust, vos propres expériences de souvenir *involontaire*. Avez-vous le souvenir d'une telle expérience ? Quel était l'élément déclencheur de cette réminiscence involontaire et impromptue ? Une odeur, un goût, la vue ou l'ouïe d'un élément spécifique qui renvoie tout un pan de passé oublié en pleine figure ? Réfléchissez-y dans votre tête ou par écrit, l'objectif est d'avoir à l'esprit une certaine diversité d'expériences pour alimenter nos réflexions ultérieures.

A rustic wooden table with a weathered, natural wood finish. On the table, there is a silver coffee pot with a black handle and a white filter, and two dark brown ceramic cups. The background is a plain, light-colored wall.

Qu'en faire en philosophie ?



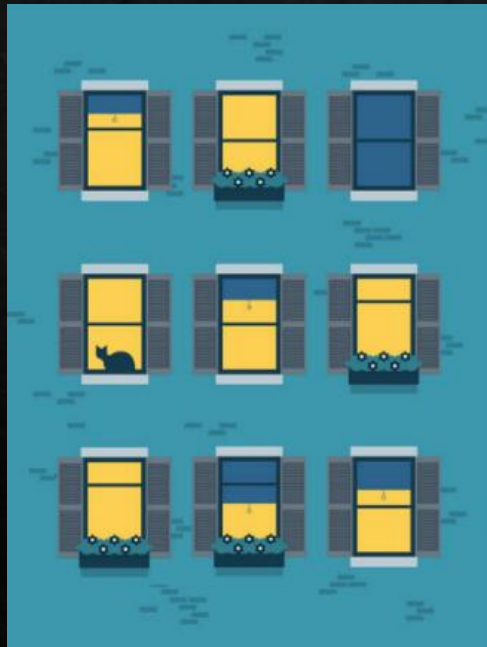
Deux images de l'identité

1) le moi comme une série de fenêtres

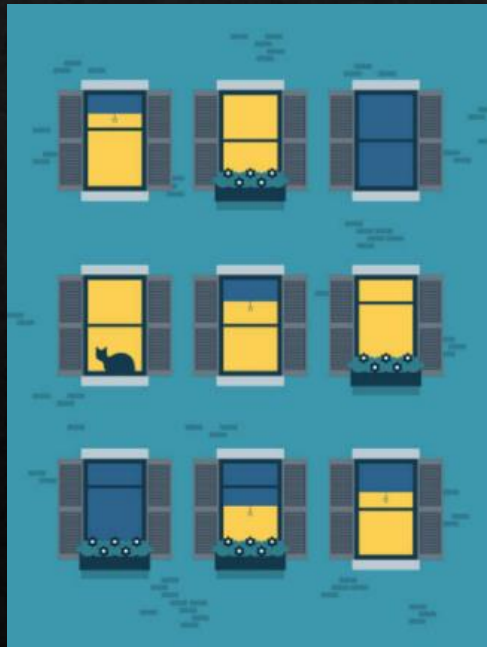
Le moi comme une série de fenêtres

Certaines lumières
sont allumées,

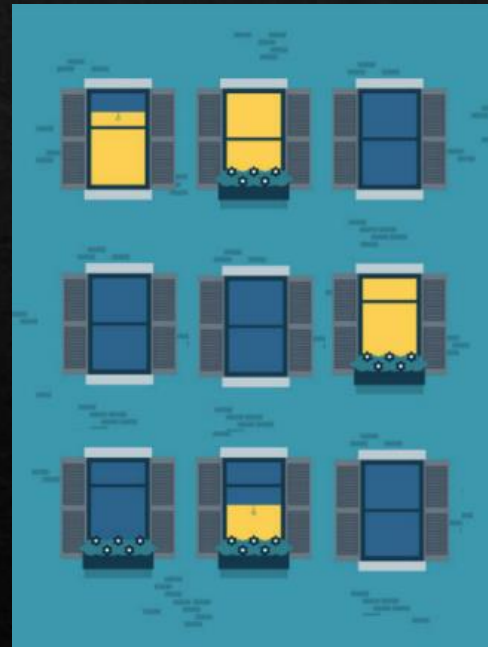
d'autres sont
éteintes.



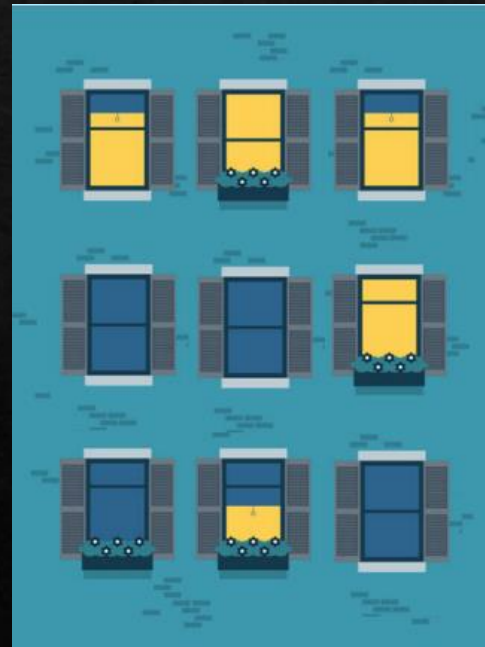
De nouvelles
s'éteindront.



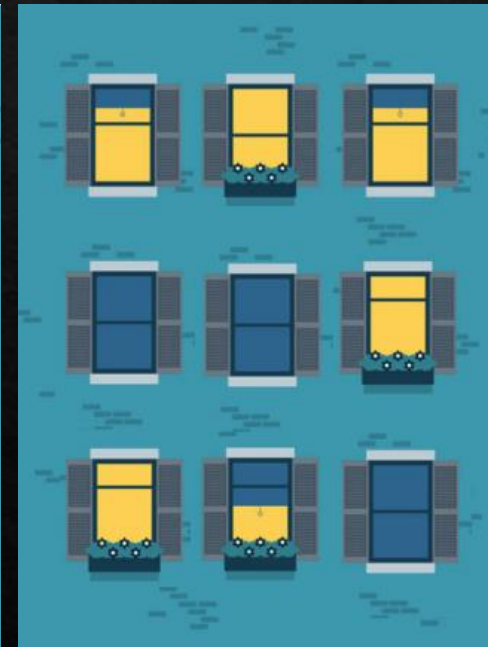
Plusieurs même.



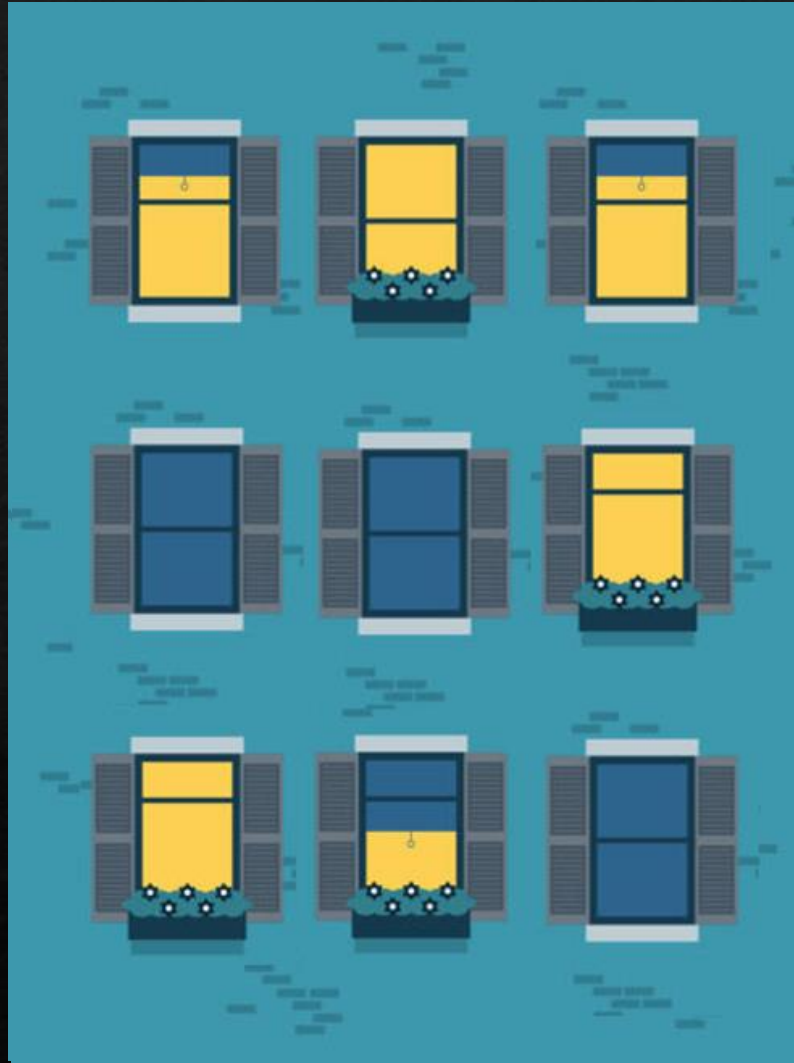
Des lumières
inédites jailliront
aussi dans la nuit.



Et d'autres, autrefois
allumées et depuis
longtemps oubliées,
ressurgiront peut-être
de l'ombre pour nous
éclairer à nouveau...



Le moi comme une série de fenêtres





Deux images de l'identité

2) la géologie du moi

Les « couches » du moi

« Combien rapidement et que de fois nous changeons d'existence et de chimère ! Des amis nous quittent, d'autres leur succèdent ; nos liaisons varient : il y a toujours un temps où nous ne possédions rien de ce que nous possédons, un temps où nous n'avons rien de ce que nous eûmes. **L'homme n'a pas une seule et même vie; il en a plusieurs mises bout à bout, et c'est sa misère** ».

- Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, I, 3, 16

Les « couches » du moi

« [Ces plis,] il s'agit de les déplier. La vie de l'homme alors est complète. Sous cette forme, il meurt. Il ne lui reste aucun pli à défaire. Rarement un homme meurt sans avoir encore quelques plis à défaire. Mais c'est arrivé ».

- Henri Michaux, *La vie dans les plis*
cité par P. Péju, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, p. 9. ¹³

Exercice 2 : géologie du moi [5-10min]



Revenez sur votre passé et tentez de déduire quels pourraient être ces « couches », ces « plis », qui font toute votre géologie identitaire (image de la part de gâteau ou de la géode).

Quel événement vous a radicalement changé ?

De quelles actions ou pensées passées vous sentez vous aujourd'hui éloigné.e.s / étranger.e.s au point d'avoir à reconnaître que vous avez changé, que vous n'êtes plus la même personne.



Le souvenir involontaire comme « fleur de ruine »



Les « couches » du moi

« Les personnalités qui s'entrepénètrent deviennent incompatibles en grandissant, et, comme chacun de nous ne vit qu'une seule vie, force lui est de faire un choix. Nous choisissons en réalité sans cesse, et sans cesse aussi nous abandonnons beaucoup de choses. La route que nous parcourons dans le temps est jonchée des débris de tout ce que nous commençons d'être, de tout ce que nous aurions pu devenir ».

Les « couches » du moi

« Ainsi, sa réaction prouve (...) qu'il a gardé après tant d'années des restes de ce moi oublié, et un rapport latent et insoupçonné avec celui qu'il était autrefois. Comme des traces ou les empreintes de ce passé, ce comportement et cette attitude envers Gilberte ont survécu dans le moi actuel, un peu à l'image de ces rituels d'un culte qui survivent à la communauté depuis longtemps oubliée. Des fleurs de ruine ».

Les « couches » du moi

« Suite au souvenir involontaire, un soulèvement (IV 125) me rend tout à coup contemporain du moi mort mais revenant. Comme pour un palimpseste, je soupçonne au travers d'un événement quelconque la présence de couches superposées qui me constituent ». 168-169

Les « couches » du moi

« “À partir d’un certain âge nos souvenirs sont tellement entrecroisés les uns sur les autres que la chose à laquelle on pense, le livre qu’on lit n’a presque plus d’importance. On a mis de soi même partout, tout est fécond, tout est dangereux, et on peut faire d’aussi précieuses découvertes dans les *Pensées* de Pascal que dans une réclame pour un savon” ».



Mieux cerner l'identité
1) l'exemple de la rupture

L'exemple de la rupture amoureuse

« Ce qui autrefois charmait l'amant lui devient peu à peu insupportable. Les mêmes détails qui, antérieurement, sollicitaient la passion finissent par irriter. Marcel s'irrite contre ce qui aurait dû exciter son moi, tant il ressent en lui la poussée dissociante de sa propre singularité. Comme le montre Proust, il est parfois impossible au narrateur de demander pardon à Albertine pour les paroles cruelles qu'il lui a infligées ou “de dire les choses qui peuvent rendre heureux les autres, vous en faire aimer” (III 617-618), tant il lui est dur d'assumer l'écart qui le déchire de son moi. La poussée de la singularité est sentie comme une menace qui nous déchire d'un moi dont, malgré nous, nous nous affranchirons. Ce moi meurt, quoi qu'on fasse (...). Le moi qui aimait Albertine ne sera plus. La présence d'Albertine est ressentie comme étouffante tant elle évoque tout ce que l'amant doit sacrifier au nom de cet amour. Petit à petit, Albertine est même ressentie comme “transition” à de nouveaux amours. Cette transition traverse l'entre-deux d'un moi à l'autre, du moi qui reste attaché à Albertine à celui qui rêve de filles vénitienes ».

R. BREEUR, *Singularité et sujet. Une lecture phénoménologique de Proust*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2000, p. 193.

L'exemple de la rupture amoureuse

« Peu à peu le moi se rend compte que ce qui risque de terrasser l'amour ne vient pas du dehors, mais de soi-même. Le "moi" qui aimait Albertine a éclaté d'un trop plein d'imagination. Ses représentations se sont emparées de lui et ont étouffé toute influence du dehors. Ce moi s'est donc asséché et s'est senti dépassé par un souffle de nouveaux rêves. Un nouveau moi surgit des cendres de l'autre, la vie reprend un nouvel essor, quittant la morne plaine d'un amour dévasté et défunt. Un nouveau moi semble évacuer le moi passé comme on quitte une région sinistrée : avec regret et espoir. Proust a décrit avec une extrême lucidité ce passage. Fatal d'un moi à l'autre. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on désire, on est emporté par le courant d'un nouveau moi ("moi de rechange") aux dépens de celui d'un autre. "L'être nouveau qui supporterait aisément de vivre sans Albertine avait fait son apparition en moi, puisque j'avais pu parler d'elle chez Mme de Guermantes en paroles affligées, sans souffrance profonde. Ces nouveaux moi qui devraient porter un autre nom que le précédent, leur venue possible, à cause de leur indifférence à ce que j'aimais, m'avait toujours épouvanté [...]. Or il m'apportait au contraire avec l'oubli une suppression presque complète de la souffrance, une possibilité de bien-être, cet être si redouté, si bienfaisant et qui n'était autre qu'un de ces moi de rechange que la destinée tient en réserve pour nous et que, sans plus écouter nos prières qu'un médecin clairvoyant et d'autant plus autoritaire, elle substitue malgré nous, par une intervention opportune, au moi vraiment trop blessé" (IV 174) ».

R. BREEUR, *Singularité et sujet. Une lecture phénoménologique de Proust*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2000²², pp. 194-195.

L'exemple de la rupture amoureuse

« Ce qui nous sépare d'un être cher, c'est souvent moins sa disparition que la mort de nous-mêmes (...). Bref, une infidélité involontaire me déchire de moi-même. Et avec la perte de certains intérêts, d'un amour ou d'un engouement pour certaines choses, c'est un moi qui sombre dans l'indifférence. Alors, dans ce cas, comme il est vain de se vouloir immortel. Comme le remarque le narrateur : « “Nous désirons passionnément qu'il y ait une autre vie où nous serions pareils à ce que nous sommes ici-bas. Mais nous ne réfléchissons pas que, même sans attendre cette autre vie, dans celle-ci, au bout de quelques années nous sommes infidèles à ce que nous avons été, à ce que nous voulions rester immortellement” ».

R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 33.

L'exemple de la rupture amoureuse

« Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages, Dans la nuit éternelle emportés sans retour, Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges, Jeter l'ancre un seul jour ? (...) Tout à coup des accents inconnus à la terre Du rivage charmé frappèrent les échos : Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère Laissa tomber ces mots : « O temps !

suspends ton vol,
plus beaux de nos

Parlez : nous
obscurer ! Vous,
souvenir ! Asses

qui les dévorent
fuit ; Je dis à ce

Aimons donc,
point de rive ;

flots nous verse le bonheur, S'envolent loin de nous de la même vitesse Que les jours de malheur ? Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ? Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus ! Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface, Ne nous les rendra plus ! »

« Le moi n'est peut-être rien outre ces choses et ces mondes auxquels il s'est vu relié. Et c'est pourquoi aussi avec la perte de tel monde, ou de telle personne, c'est une partie de soi-même qu'on a l'impression de perdre ».

R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 32

élices Des
utissez ?

ottes! forêt
u moins le
s les soins
échappe et

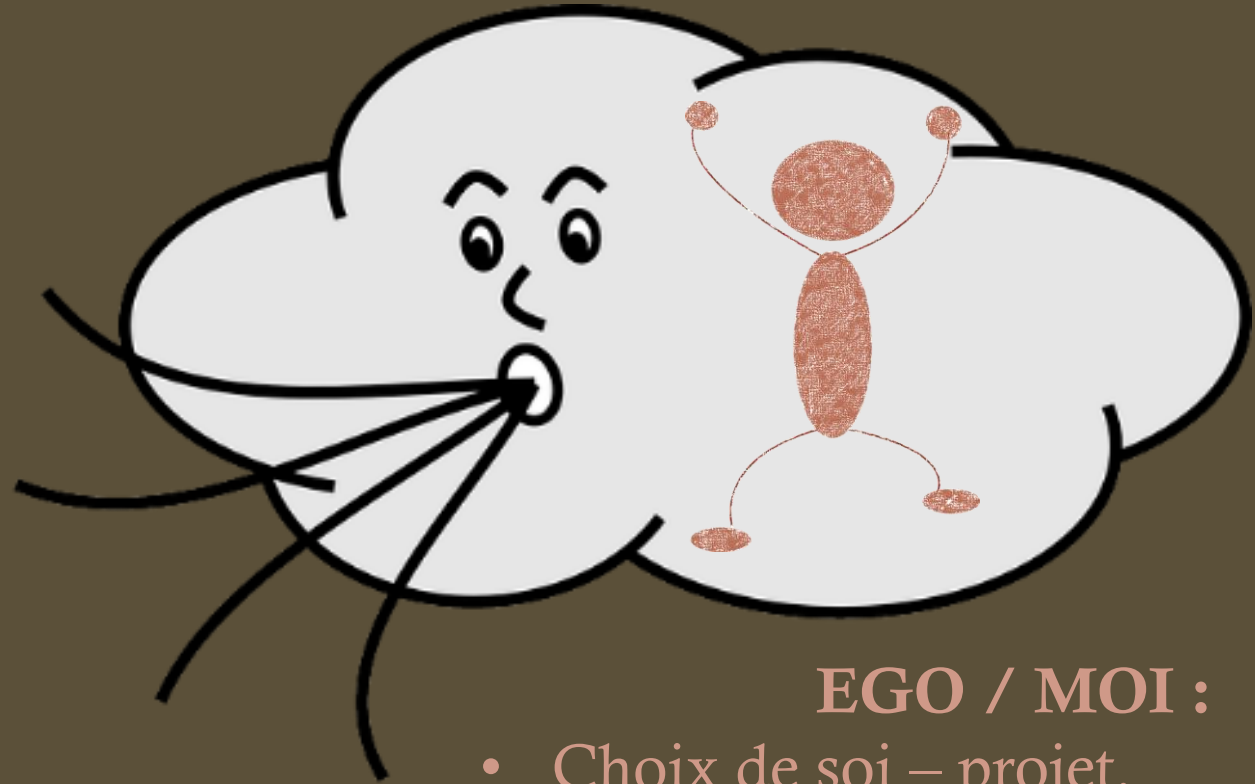
temps n'a
ur à longs



Mieux cerner l'identité
2) une analyse sartrienne

La conscience (et son « ego »)

L'être, le monde



EGO / MOI :

- Choix de soi – projet.
- Nécessité de se maintenir, de se reprendre sans cesse.
- Car nous ne sommes rien « en soi ».
- → Liberté comme responsabilité, comme travail permanent.

Formes de
"l'identité"
chez Sartre
EGO-MOI

Identité
revendiquée
(réactivée, reprise,
entretenu)


Identité en marge

// CHOIX ET
PROJET
PRÉSENTS

- lieu de la liberté

MOI PASSÉS
compatibles avec
le projet actuel

SOUVENIRS
INVOLONTAIRES
Fantômes, revenants sans
lien avec le projet.
→ cassure + singularité



Résiste malgré nous et
malgré la conscience
« néantisante »,
comme par magie.


La « magie » de la singularité, cette identité malgré soi

« Il est intéressant de remarquer que Sartre cherche de manière acharnée à affranchir sa conscience de cette [p.256] marque indélébile. On a vu que dès son premier ouvrage il insiste sans relâche et outre mesure sur le vide et le caractère absolu de la conscience. Et il la vide si efficacement qu'au bout du compte il se voit contraint d'y introduire sournoisement quelque contenu de manière quasi "magique" » (1).

« C'est cette identité en marge de mon unité, en deçà de toute identification personnelle et volontaire, qui me confère une *singularité* et qui elle seule subsiste à cet "émiettement" du moi, tant elle ne dépend pas de lui » (2).

(1) R. BREEUR, *Autour de Sartre. La conscience mise à nu*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2005, pp. 255-256.

(2) R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 37.



Ces choses qui nous
sauve(garde)nt...

La fameuse « madeleine de Proust »

« À l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse: ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel »

- M. PROUST, *Du côté de chez Swann.*

ISSN 1646-8041

TLÖN

nr.
1

Revista Literária Independente



sonho
julho 2016

J. L. Borges, *Tlön*

« Parfois des oiseaux, un cheval,
ont sauvé les ruines d'un
amphithéâtre ».

« Le monde de *Tlön* est un monde de sable, un monde
qui glisse par vocation vers la disparition. Et le plus
infime regard en devient responsable ».

J.-F. BOURGÉAULT, « Le minotaure de la plaine » in *Contre-
jour*, 2003 (2), p. 40.

Coco (Disney-Pixar, 2017)



Exercice 3 - Tentative de sauvegarde [5min]

Imaginez-vous à la journée des morts dans Coco : quels sont les portraits que vous mettriez à l'honneur ?

Et dans Tlön, que voudriez-vous ne surtout pas perdre de vue ?

Pensez-vous à quelqu'un ou quelque chose en voie d'être oublié ?

Vous-mêmes, pensez-vous être « souvenu », « perçu » ? par qui et pour combien de temps encore ?

Coco (Disney/Pixar 2017)



L'épisode des trois arbres d'Hudimesnil


« En descendant sur Hudimesnil, Marcel est pris d'un bonheur, qui reste cependant incomplet, quand il aperçoit, en retrait de la route en dos d'âne, trois arbres qui devaient servir d'entrée à une allée couverte... Il reconnaît ce bonheur comme analogue à celui que lui avait entre autres causé la vue des clochers de Martinville, (...). Les trois arbres recouvrent "quelque chose" pour le narrateur et empêchent en même temps de découvrir le sens de leur appel. Marcel les rapproche du passé comme si le sens de leur présence mystérieuse pouvait être contenu par la mémoire ("je ne pouvais arriver à reconnaître le lieu dont ils étaient détachés, mais je sentais qu'il m'avait été familier autre fois..." Tome II, p. 77). Cette inaccessibilité attriste le narrateur, comme s'il venait de "mourir à lui-même ou de renier un mort... ". Proust décrit cette rencontre de la manière suivante : Je regardais les trois arbres, je les voyais bien, mais mon esprit sentait qu'ils recouvraient quelque chose sur quoi il n'avait pas prise [...]. Ou les avais-je déjà regardés ? [...] Fallait-il croire qu'ils venaient d'années déjà si lointaines de ma vie que le paysage qui les entourait avait été entièrement aboli dans ma mémoire et que comme ces pages qu'on est tout d'un coup ému de retrouver dans un ouvrage qu'on imaginait n'avoir jamais lu, ils surnagent seuls du livre oublié de ma première enfance ? [...] Je ne savais pas.

...

L'épisode des trois arbres d'Hudimesnil

... Cependant ils venaient vers moi [...]. Je crus que c'étaient des fantômes du passé, de chers compagnons de mon enfance, des amis disparus qui invoquaient nos communs souvenirs. Comme des ombres ils semblaient me demander de les emmener avec moi, de les rendre à la vie. Dans leur gesticulation naïve et passionnée, je reconnaissais le regret impuissant d'un être aimé qui a perdu l'usage de la parole, sent qu'il ne pourra nous dire ce qu'il veut et que nous ne savons pas deviner [...]. Je vis les arbres s'éloigner en agitant leurs bras désespérés, semblant me dire : "ce que tu n'apprends pas de nous aujourd'hui, tu ne le sauras jamais. Si tu nous laisses retomber au fond de ce chemin d'où nous cherchions à nous hisser jusqu'à toi, toute une partie de toi-même que nous rapportions tombera pour jamais au néant". (...) j'étais triste comme si je venais de perdre un ami, de mourir à moi-même, de renier un mort ou de méconnaître un dieu. (Tome II, pp. 77-78) ».

R. BREEUR, *Singularité et sujet. Une lecture phénoménologique de Proust*, Grenoble, Millon, coll. « Krisis », 2000, pp 298-301.

The background is a complex, abstract pattern of swirling, organic shapes. The colors are primarily deep purples, blues, and pinks, with some lighter, almost white, areas. The patterns resemble marbled paper or perhaps a microscopic view of a mineral or biological structure. The overall effect is one of intense, chaotic energy.

... ces choses qui nous
menacent.

« L'univers du moi profond est en réalité composé de moi hétérogènes, un chaos de fantômes anéantis et de temps hétéroclites ».

R. BREEUR, « Le sujet entre conscience et singularité » in *Klesis Revue philosophique*, 2011, n°20, p. 33.

« Ce lien singulier [que manifestent les expériences de souvenirs involontaires] impose une sorte de fidélité involontaire, inclassable, irrécupérable, qui ne contribue pas à la totalité du pour-soi mais la brise : il insiste comme identité muette, une mêmeté qui perfore l'unité ouverte du pour-soi [mode d'être de l'homme], insiste au cœur même de son rapport intentionnel avec les choses (...). Ce lien-parasite n'autorise donc nul retour confiant sur soi. Il perturbe l'ipséité du moi : y pousse comme un abcès que l'hémorragie qu'est la conscience s'obstine à crever. On serait même tenté de croire que son effort insoumis et rétif d'affirmer perpétuellement sa pure spontanéité ne fait que trahir son souci d'effacer ce kyste d'être, cette mêmeté ou cette passivité qui perturbe celle d'un Ego qu'elle [la conscience] s'était accordée ».

A rustic wooden table with a weathered, natural wood finish. On the table, there is a silver coffee pot with a black handle and a white filter, a black ceramic pitcher, and a black ceramic cup. The table is set against a plain white wall.

Conclusion

« Il faut être toujours ivre, tout est là ; c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi? De vin, de poésie, ou de vertu à votre guise, mais enivrez-vous! Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge; à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est. Et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront, il est l'heure de s'enivrer ; pour ne pas être les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous, enivrez-vous sans cesse de vin, de poésie, de vertu, à votre guise ».

C. BAUDELAIRE, « Enivrez-vous » in *Les petits poèmes en prose*.

Si jamais j'oublie - Zaz



Exercice 4 – Si jamais j’oublie[10min ou +]

En guise de « provision pour l’avenir », rassemblez sur papier ce qui, selon vous, est susceptible de vous rappeler à vous-même, de vous caractériser, de vous (r)animer... juste en cas d’oubli !

« Si jamais *vous* oubliez », que faut-il vous rappeler ?

A rustic wooden table with a coffee pot and two mugs. The table is made of thick, weathered wooden planks. On the table, there is a silver coffee pot with a black handle and a white filter, and two dark brown ceramic mugs. The background is a plain white wall.

Merci pour votre attention

Noëlle Delbrassine

noelle_delbrassine@hotmail.com